



جامعة يحيى فارس المدية
مخبر تعليمية اللغة والنصوص (م.ت.ل.ن)

Université Yahia FARÈS Médéa
Laboratoire de Didactique de la Langue et des Textes
(L.D.L.T.)

**Évaluation de la condition féminine en
Afrique contemporaine à la lumière des
effets-valeurs dans la grève des bâttu
d'aminata sow fall et dans rebelle de fatou
kéita**

Roudé Taïgba Guillaume,
Université Alassane Ouattara,
Bouaké-Côte d'Ivoire

Revue Didactiques

ISSN 2253-0436

Dépôt Légal : 2460-2012

N°11 janvier-juin 2017 pages 287-313

Référence : Roudé Taïgba Guillaume,, « Évaluation de la condition féminine en Afrique contemporaine à la lumière des effets-valeurs dans la grève des bâttu d'aminata sow fall et dans rebelle de fatou kéita», *Didactiques* N 11 janvier-juin 2017, pp.287-313
<http://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/300>

Évaluation de la condition féminine en Afrique contemporaine à la lumière des *effets-valeurs*ⁱ dans la grève des *báttu* d’aminata sow fall et dans *rebelle* de fatou kéita

Roudé Taïgba Guillaume
Université Allassane Ouattara
Bouaké-Côte d’Ivoire

Résumé

Depuis véritablement quatre décennies, une littérature des femmes pour la femme s'impose remarquablement au sein de la prose africaine. Elle revendique la revalorisation des mythes féminins que continue de nier ou d'étouffer un règne patriarcal encore dicté par des pratiques socio-traditionnelles en cette ère de modernité. La forme et le contenu de cette littérature singulière fondent en évidence un romanescque révélateur d'une action esthétique-idéologique contre les sociétés africaines misogynes. Inscrite dans une perspective socio-pragmatique, la présente contribution interroge ainsi l'impactⁱⁱ de l'univers idiolectal de ce

ⁱ Employé par Vincent Jouve dans son essai critique intitulé *Poétique des valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, le terme renvoie à l'idéologie, la valeur sociale qui sous-tend une œuvre littéraire, à l'intention idéologique affichée ouvertement par un texte et dont le lecteur est la cible. Le critique littéraire explique et précise ainsi la sémantique du terme *effets-valeurs* aux pages 10 et 11 de son livre.

ⁱⁱ Si, en effet, le conditionnement de la chose littéraire par le contexte social éveille l'intérêt des critiques de la littérature, les valeurs sociales et le dynamisme des textes littéraires sur l'évolution des mentalités humaines doivent sans doute par moments constituer pour eux, pour la recherche littéraire, une préoccupation heuristique, surtout à cette époque des sciences et des nouvelles technologies où la moindre utilité semble déniée à la littérature. Le présent article répond, du reste, de cette démarche votive

discours sur les mutations sociales et structurelles en Afrique contemporaine, notamment en faveur de la femme dans les domaines éducationnel et professionnel, que semblent réclamer Aminata Sow Fall dans La grève des Bàttu et Fatou Kéïta, dans Rebelle.

Mots clés : Littérature des femmes, mythes féminins, règne patriarcal, perspective socio-pragmatique, univers idiolectal, mutations sociales.

Abstract

For four decades, women literature for woman has remarkably proved to be successful African prose. It claims the revalorisation of feurale myths that continue to devy or stifle a patriarchal reign that is still dictated by socio-traditional practices in this era of modernity. The form and the content of this singular literature are the foundation of the novel revealing an aesthetic-ideological action against African misogynist societies. Inscribed in a socio-pracgmatic perspective, the present contribution therefore questions the impact of the idiolectal universe of this prodomic discourse on the social and structural changes in contemporary Africa, particulary on women's education and vocational training, that Aminata Sow Fall, in La grève des Bàttu, and Fatou Kéïta, in Rebelle, seem to claim.

Keywords : Women's literature, feurale myths, patriarchal reign, socio-pragmatic perspective, idiolectal universe.

Introduction

Après la période coloniale, l'Afrique s'est ouverte à l'ère de la modernité. Les Africains, pour autant, n'ont pas renoncé aux valeurs ancestrales de la société traditionnelle, spécifiquement à celles qui consistent à maintenir la femme, (le sexe faible), sous le joug dominateur de l'homme, (le sexe fort). Dans les sociétés

africaines contemporaines, la femme continue même de subir la barbarie masculine, les brimades et autres humiliations des castes misogynes.

À la suite de mouvements socio-politiques créés en l'honneur de la Femme dès le début des indépendances africaines pour promouvoir ses droits civils et socio-professionnelsⁱ, mais surtout dans l'élan des romanciers africains postcoloniaux, que Sewanou Dabla désigne sous le vocable *de romanciers de la seconde génération*ⁱⁱ du fait de la nouveauté rhématique et thématique de leurs œuvres par rapport aux romans produits sous la colonisation, il naît une littérature romanesque féminine qui dénonce avec beaucoup plus d'acuité les pratiques avilissantes que vivent au quotidien les femmes. À travers une véritable poétique de la douleur, Nafissatou Diallo, Mariama Bâ, Awa Thiam, Véronique Tadjo, Calixthe Beyala, Tanella Boni, Aminata Sow Fall, Fatou Kéita, Régina Yaou, pour ne citer que ces auteures, racontent les drames vécus par de milliers de femmes analphabètes, battues, mutilées, frustrées, qui n'ayant pas de voix, vivent solitairement leurs misères en silence.

ⁱ Il est notamment question de la Conférence des Femmes Africaines (CFA) créée le 31 juillet 1962 à Dar es-Salaam, devenue ensuite l'Organisation Panafricaine des Femmes (OPF) en 1974 au Congrès de Dakar qui, du reste, consacra le désormais 31 Juillet, journée de la Femme Africaine

ⁱⁱ « *Romanciers de la seconde génération* » est, en effet, le sous-titre de l'essai du critique littéraire béninois qui analyse et expose dans son œuvre les caractéristiques des « *nouvelles écritures africaines* », Paris, Editions L'Harmattan, 1986

Mieux que revendiquer le droit à l'expression, plus que manifester le simple désir de se dire ou de raconter toutes les autres femmes, de rompre « les tabous du silence qui règnent sur leurs émotions », (comme le souligne Nafissatou Diallo dans *De Tilène au Plateau*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1976, p. 132), ces romancières prônent aussi et surtout dans leurs œuvresⁱ, des valeurs cathartiques susceptibles d'améliorer leurs conditions existentielles, formatées et maintenues en sujétion par une certaine misogynie traditionnelle. Si des constats d'amélioration du statut de la femme, à la faveur de ces écrits, sont aujourd'hui plus ou moins observables dans de nombreuses contrées africaines, quelle évaluation réelle peut-on faire de la portée sociale du plaidoyer des écrivaines féministes en Afrique contemporaine, particulièrement sur la situation scolaire et socio-professionnelleⁱⁱ de la femme dont il est notamment question dans *La grève des Bàttu* d'Aminata Sow Fall et dans *Rebelle* de Fatou Kéïta?

La tâche première de l'écrivain, selon Emile Zola, (« Lettre à la jeunesse, 1879 », in *Le roman*

ⁱ Il s'agit véritablement d'une caractéristique commune à ces œuvres, bien que la centralité thématique de chaque discours social tenu relève premièrement de l'expérience personnelle de son auteure

ⁱⁱ Les situations socio-idéologiques pour lesquelles les romans africains féminins sont produits forment un vaste champ que la présente contribution ne peut entièrement sonder. Elle analysera donc uniquement les conséquences de ce romanesque féministe sur l'évolution éducative et professionnelle de la femme dans la société africaine contemporaine

expérimental, cité par Colette Becker, *Lire le réalisme et le naturalisme*, Paris, Dunod, 1992, p. 178), consiste à rechercher et à esthétiser les « causes du mal social, à faire l'anatomie des classes et des individus pour expliquer les détraquements qui se produisent dans la société et dans l'homme ». Á ce titre, la critique littéraire, celle qui s'intéresse bien plus à la poétique du réalismeⁱ, peut, de bon droit, s'interroger sur l'utilité pratique de l'activité de l'écrivain et sonder, de la sorte, l'impact social de la littératureⁱⁱ. Pour sa part, cette contribution interroge l'aventure performative du

ⁱ Le réalisme littéraire se soucie de dire le réel dans sa vérité, de reproduire la réalité sociale à laquelle l'œuvre se réfère aussi fidèlement que possible. Selon sa doctrine, le romancier doit produire des œuvres qui soient, grâce à leurs valeurs critiques et didactiques, bien plus utiles aux lecteurs, que ceux uniquement destinées à divertir les masses populaires. Sa conception bien établie que la littérature constitue le reflet implacable de la société et une réflexion sur elle, une idée du reste répandue dans l'esthétique romanesque stendhalienne par la métaphore du miroir, pousse surtout, comme dans cette étude, à l'analyse du pouvoir de la littérature sur la société et sur l'activité humaine

ⁱⁱ Pour bien comprendre l'enjeu de la présente étude, il faut sans doute reprendre ici une réflexion de Lilyan Kestlout : si la critique s'attache à l'étude du conditionnement sociologique des œuvres littéraires et montre comment elles naissent et se développent au sein d'un ensemble de faits sociaux qu'elles reflètent, ces observateurs des faits littéraires ne doivent pas ignorer l'influence inverse ; à savoir que ces œuvres ainsi nées réagissent à leur tour sur la réalité, exercent sur elle une certaine pression et peuvent accélérer la maturation de crises sociales ou politiques. (Lilyan Kestlout, *Négritude et situation coloniale*, Paris, Éditions Silex, 1988, p. 5.)

discours socio-poétique que constitue le roman fémininⁱ sur l'évolution sociale africaine. Elle s'appuie sur l'approche socio-pragmatique qui, exploitant concomitamment les ressources de la sociologie institutionnelle et les données théoriques de l'analyse du discours littéraire, étudie les performatifs des actes de langage, des discours et des textes littéraires sur la vie dynamique des sociétés humaines.

1. Effets-valeurs ou valeurs idéologiques dans *La grève des Bàttu* et dans *Rebelle*

Pour les psycholinguistes, l'échange verbal est fondé par des règles implicites qui supposent que tout acte d'expression de locuteur est déterminé par une intention (un vouloir dire), soutenue par une matière à dire. Un énoncé acceptable doit, de même, nettement et absolument exprimer une intention. Cette contrainte est un truisme au fonctionnement du genre romanesque, il s'agit peut-être même du principe essentialiste à toute fiction.

L'œuvre romanesque manifeste toujours pour le lecteur un intérêt minimal stratégiquement mis en avant par son auteur. Parlant de la fonction méta-exégétique du texte littéraire dans *La lecture comme construction*, (in *Poétique de la prose*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 182), Tzvetan Todorov souligne bien à propos la possibilité, voire le besoin de ses destinataires, d'extraire des leçons de leurs entreprises de lecture:

« Après avoir construit les événements qui composent une histoire, nous (les lecteurs) nous livrons à un travail de réinterprétation qui

ⁱ Il s'agit exclusivement du corpus désigné de cette contribution

nous permet de construire d'une part les caractères, de l'autre, le système d'idées et de valeurs sous-jacent au texte ».

Tout romancier valorise à coup sûr le caractère mémorable des événements qu'il met en fiction, grâce à un univers idiolectal des plus réalistes et convaincants. Défini par Vincent Jouve comme « un système des valeurs revendiquées ou héritées » (in *Poétique des valeurs*, op-cit., p. 11.), cet intérêt spécifique, inhérent à toute œuvre, subordonne surtout l'essence des écritures africaines féminines. Nafissatou Diallo, une des nombreuses écrivaines féministes engagées, estime vouloir faire un peu plus, aller même bien « au-delà des tabous du silence qui règnent sur les émotions des femmes », plutôt qu'« écrire un livre pour dire qu'on a aimé père et mère », (*De Tilène au Plateau*, op.cit., p. 132.).

Un discours féminin féministe accentué se révèle, en effet, dans la production romanesque africaine à partir des années 70. Il remet vertement en cause la place réservée à la femme au sein de la société. Selon Mbaye Diouf, (*Roman féminin contemporain, figurations et discours*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2014, p. 19), « le langage de la séduction et de l'érotisme, la féminisation de la sensibilité, de l'intuition et de la tendresse, la réappropriation du corps féminin, une plus grande promotion sociale et professionnelle de la femme » constituent, pour l'essentiel, la centralité thématique de ce discours pro-domo, à la fois protestataire et revendicateur.

Se substituant dynamiquement au long silence de la femme, jusqu'alors respectueuse des mentalités traditionnelles ou apeurée par les brutalités masculines qui font force de loi dans les sociétés africaines patriarcales, les écritures féminines prennent ainsi la main aux voix masculines qui, de manière complaisante,

parlaient au nom de la femme, prenaient en charge, sans véritable engagement, seulement quelques problèmes de la condition féminineⁱ. Leurs auteures procèdent bien à propos à des innovations des personnages féminins qu'elles dotent désormais de toutes sortes de qualités humaines, (beauté, courage, volonté, responsabilité, esprit visionnaire, etc.) d'ordinaire apanages des héros masculins. Elles cristallisent en ceux-ci, personnages fantoches devenus de véritables et remarquables héroïnes, les *effets-valeurs*, c'est-à-dire les idéologies fortes, que prêchent leurs œuvres diversement conçues, mais unanimes sur la révision, en faveur de la femme, de l'ordre social préétabli. Pour ces nouvelles écrivaines, exclusivement produits par des hommes, les premiers romans africains sont dorénavant des textes beaucoup trop doux, amorphes ou étriés pour accueillir leurs revendications livrées sous forme d'*effets-valeurs* dans leurs romans, à elles.

Par des sujets spécifiques et à travers une prise d'écriture semblable à une prise d'armes, ces néo-romancières font véritablement connaître la *terra incognita* de la femme africaine. Elles décrivent l'état de

ⁱ Avant l'entrée remarquée sur la scène littéraire de ces écrivaines, en effet, des romanciers comme Sembène Ousmane, Cheikh Amidou Kane, Mongo Beti, et d'autres encore, s'étaient chargés d'un certain nombre de préoccupations féminines. Par l'entremise de personnages féminins, tels Assitan dans *Les Bouts de bois de Dieu*, Ouhigoué et sa fille Tiumbé dans *L'harmattan*, Sembène Ousmane décrit, par exemple, l'aliénation, les souffrances et les frustrations de la femme dans la société patriarcale africaine. Par la voix de La grande royale dans *L'aventure ambiguë*, Cheikh Amidou Kane, expose, quant à lui, toute la sagesse qui caractérise la femme lors de la prise de décisions pour les mouvements de réformes sociales. Toutes ces peintures de femmes demeurent, cependant, assez timides d'un point de vue des activistes féministes très engagé.

sujétion chronique de cette dernière; elles décrivent son oppression, son exploitation et son exclusion sociale. Elles dénoncent les violences de toutes sortes, à savoir excision, infibulation, mariage forcé ou précoce, brimades, humiliations, spoliations, sexismes multiples, etc., subies par la femme dans les sociétés africaines patriarcales.

Au travers de récits, certes personnels, elles attirent l'attention sur les besoins, les intérêts et les aspirations de la femme dans une Afrique contemporaine partisane de l'égalité des genres. Les *effets-valeurs* dans leurs œuvres expriment la grande soif de liberté et d'épanouissement de l'Africaine en matière d'émancipation, d'éducation, de formation, de fonctions traditionnellement réservés aux hommes et de beaucoup plus de responsabilités sociales. Le champ romanesque des écritures féminines illustrant ces aspirations vitales étant vaste, la présente étude a essentiellement pour ancrage deux œuvres ; *La grève des Bàttu* d'Aminata Sow Fall et *Rebelle* de Fatou Kéïta.

En marge de l'histoire du débrayage des talibés, *La grève des Bàttu* traite de l'émancipation de la femme africaine à travers un réquisitoire contre la polygamie qui, aujourd'hui encore, avilit la femme particulièrement dans les sociétés africaines. C'est à la fille de Lolli Badiane, Raabi, forte de ses précieuses études de Droit, que la romancière, à la manière objectivement futée des prosateurs réalistes, délègue son pouvoir et son opinion critiques contre le fléau. La jeune étudiante est le personnage construit et qualifié pour enseigner à madame Mour Ndiaye ses droits en tant qu'un être social, à qui l'homme doit du respect, de l'amour et de la

reconnaissance mérités, s'agissant singulièrement de Mour Ndiaye. Raabi est surtout le personnage idoine pour enseigner à sa mère ses droits d'épouse légitime dans une société moderne, fut-elle islamique. Les traits idiosyncrasiques de ce personnage, en réalité, participent volontairement d'une représentation de la femme moderne, instruite, cultivée, un statut auquel toutes les femmes africaines doivent désormais aspirer, ainsi que le souhaitent les romancières féminines dans leurs œuvres.

Le best-sellerⁱ de Fatou Kéita s'inscrit également dans une pareille veine. Au-delà des propos de son auteure, (in *Les pistes didactiques*, Abidjan, Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 2004, p. 27), pour qui l'œuvre est sa « contribution au combat des femmes contre ce qu'elle considère être une violation flagrante des droits de la personne : l'excision », *Rebelle* est une véritable invite aux femmes dans la pure tradition féministe à la manifestation de leur envie d'instruction et de formation. Les diverses aptitudes affichées par Malimouna dans l'œuvre lors des combats de ce personnage pour la défense et pour le triomphe des droits de la femme, proviennent ainsi et surtout de son instruction et sa formation en France. Grâce à son séjour occidental, Malimouna, la petite villageoise, est désormais transformée, outillée et peut travailler efficacement avec de nombreuses organisations non-gouvernementales dans son pays pour endiguer les injustices faites aux femmes, parmi lesquelles la redoutable pratique de l'excision.

Dans les deux œuvres romanesques, en outre, la promotion socio-professionnelle de la femme est l'autre

ⁱ En raison de son succès dans les milieux littéraires en Côte d'Ivoire, l'œuvre est portée aux programmes des études littéraires des classes de secondes et devient véritablement le best-seller des œuvres de l'écrivaine ivoirienne, notamment dans son pays où étudiants, élèves, enseignants et critiques littéraires se l'arrachent à prix d'or.

effet-valeur mis en avant. L'auteure de *La grève des Bàttu*, particulièrement, se sert de l'exemple extraordinaire d'un personnage analphabète, la mendiante Salla Niang, pour illustrer les compétences socio-professionnelles féminines dont l'Afrique se prive malheureusement contre ses propres intérêts. Ce personnage se prévaut, en effet, uniquement d'un titre de bonne de maison comme toute qualification. Remarquablement et parfaitement pourtant, Salla Niang a su inciter, mobiliser et métamorphoser les mendiants en une puissante armée de résistants à la violence des fonctionnaires du service de la salubrité. Sorte de fer de lance de la grève, c'est bien elle qui organise ses amis *Bàttu*, distribue leur rôle respectif et conduit la révolte au succès. La peinture de ce personnage de caractère, plein de sagesse et ressources pour le combat de la réhabilitation sociale des mendiants, suggère ainsi que les femmes sont toutes aussi capables d'être de très bons responsables professionnels et de dirigeants compétents, autant que les hommes.

Pour véhiculer ces effets-valeurs féministes, les romancières africaines adoptent généralement des styles d'écriture conventionnelle des plus simples. Leurs textes épousent bien souvent l'esthétique du réalisme littéraire et se lisent facilement, le souci premier de ces auteures en rupture de ban idéologique étant de transmettre des messages très explicites à l'ensemble de la société généralement peu instruite. Parmi elles, cependant, certaines s'inscrivent dans la dynamique des nouvelles écritures africaines, orientées vers la recherche d'esthétiques novatrices, grâce à des créations romanesques originales. Cette volonté d'originalité se

laisse nettement percevoir chez Aminata sow Fall et Fatou Kéïta.

2. De la stylisation des *effets-valeurs* dans *La grève des Bâttu* et dans *Rebelle*

Les écrivaines africaines féministes ont recours à divers procédés littéraires qui laissent nettement transparaître les *effets-valeurs* de leurs œuvres. D'une manière générale, néanmoins, elles annoncent dans leurs récits des détails directement prélevés sur les vies de femme. Elles font simplement subir des changements à ces biographies pour en déguiser le côté trop personnel, au bénéfice de faits communs à toutes les femmes en souffrance. Elles se dédoublent aussi fréquemment dans leurs différents personnages, leur font dire ce qu'elles pensent elles-mêmes des sociétés phalocrates et proposent par l'intermédiaire de leurs actions une certaine révision sociale, humainement plus égalitaire à leur sens.

Estimant qu'il leur revient le devoir de changer les sociétés et les mentalités africaines en ce qui concerne le statut et le destin de la femme, la création romanesque n'est pas pour ces écrivaines un simple ludisme. Leurs fictions sont, bien plus, de véritables projets de société que sous-tendent respectivement les *effets-valeurs* dans chacun de leur roman. La structure de ces œuvres, morcelée, à raison, en facilite la lecture, et donne aux lecteurs l'occasion de saisir et de réfléchir à l'abjection de l'excision, du mariage forcé, de la polygamie, du viol et des violences conjugales, ainsi qu'à d'autres sujets

encore, évoqués autour de l'hyper thème de la condition féminine.

Rarement en conséquence, il existe dans le champ littéraire féminin des romans spécifiquement autobiographiques. Les romancières africaines affirment d'ailleurs fréquemment que leurs récits sont des histoires vraies, des faits vécus, tel que le fait remarquer Claire Dehon dans *Le roman en côte d'ivoire, Une nouvelle griotique*, New York, Peter Lang Publishing, 2014, p. 301. C'est donc sans doute pour personnaliser leur style que certaines ajoutent souvent à leurs textes des occurrences spécifiques aux genres oraux tels le conte, le chant, la poésie ou encore des morceaux de lettres personnelles, des extraits de journaux intimes, par le canal de techniques appropriées qui en appellent parfois des préfaces didactiques, des séquences magico-réalistes, des récits épiques, etc. Ces artifices littéraires des nouvelles écritures romanesques africaines abondent notamment dans les textes de Werewere liking, Véronique Tadjo, Tanella Boni, Calixthe Bélyala et autres. A ces traits généraux du romanesque féminin africain, il faut ajouter des procédés stylistiques qui particularisent un peu plus le style de leurs auteures dans les deux romans témoins de cette étude.

Construit autour d'une action mouvementée digne des intrigues du thriller américain, *Rebelle* est un récit conçu sous la forme du roman policierⁱ qui alterne, au plan

ⁱ Par exemple, l'accident de l'épouse de son futur patron sauve l'héroïne d'une errance certaine, de même que la rencontre à Rose-

structurel, scènes et séquences dialoguées rappelant parfois le naturel du dialogue théâtral. Ce procédé permet à la romancière ivoirienne, premièrement, de faire de Malimouna une héroïne qui arrive à se sortir des situations difficiles chaque fois que tout semble compromis. Il lui permet ensuite de mener, grâce à des échanges de points de vue différents, parfois contradictoires sur la condition féminine, une critique vigoureuse des institutions traditionnelles comme l'excision, le mariage forcé, la polygamie, ou de dénoncer les politiques scolaires conçues au détriment des jeunes filles; de celles issues particulièrement des milieux ruraux.

Bien avant même la publication de *Rebelle*, ce double procédé apparaissait déjà en filigrane dans *La grève des Bàttu*. Comme le récit d'un roman policier également, la grève des talibés se présente sous la forme d'une véritable énigme à résoudre par le tout-puissant Directeur de la salubrité publique afin de parvenir à la vice-Présidence de la république. Dans son œuvre, Aminata Sow Fall, procède par ailleurs, par des séquences de dialogues entre Lolli et son époux Mour Ndiaye, entre Lolli et sa fille Raabi, pour sa satire de la polygamie. Les échanges surtout entre les deux femmes exposent les mentalités tranchées de la femme africaine embrigadée par la tradition, passive et résignée à tort face à son ravalement à une bête de somme par son bourreau naturel, l'homme, et celle de la femme moderne, qui entend s'affranchir de la domination

La-Jolie avec le pasteur et sa femme résout sa situation de sans abri en France

phallocrate tout de suite et une fois pour toutes. Cet épisode dialogal entre mère et fille est une sorte de séquence didactique au cours de laquelle Raabi instruit sa génitrice et implicitement toutes les femmes ayant avec Lolli un statut social identique, sur leurs droits.

L'autre aspect distinctif du style des deux écrivaines est relatif à la peinture foncièrement manichéenne des rapports entre l'homme et la femme dans leur œuvre respective. De nombreux romans à élan féministe présentent les personnages masculins comme des bourreaux éternels dans leurs rapports avec les personnages féminins. Aminata Sow Fall et sa cadette Fatou kéïta exacerbent cette re-présentation des réalités sociales.

Dans *La grève des Bàttu*, Lolli Badiane est le modèle de la femme africaine, victime expiatoire, sacrifiée sur l'autel des traditions patriarcales. Après avoir soutenu matériellement et financièrement son mari avec l'argent de ses parents et de la vente de ses bijoux et vêtements, après avoir consulté des marabouts aux sciences réputées aux quatre coins de la région afin que les interessions auprès d'Allah ouvrent les portes de la gloire son bien aimé époux, après avoir prié pour lui nuit et jour et accompli tous les sacrifices nécessaires pour son ascension sociale, elle doit, *in fine*, supporter douloureusement et dans la résignation les affres de la polygamie en récompense de son comportement exemplaire auprès Mour Ndiaye. Lolli n'a d'autre choix que d'accepter la trahison et l'infidélité de son époux comme un fait naturel établi par Dieu lui-même. Elle ne doit se plaindre de rien, malgré l'avilissement et l'humiliation profonde qui se profilent à l'horizon, au

risque de se faire battre, répudier ou renier par sa propre famille et déshonorer par la société.

Le désormais tout-puissant Directeur de la salubrité publique apparaît ainsi dans l'œuvre comme un personnage ingrat, orgueilleux et irresponsable, à l'instar de Karim dans *Rebelle*. Amnésique des lourds et nombreux sacrifices consentis par sa femme pour sa bienheureuse situation actuelle, Mour Ndiaye, sans gêne ni honte, intimide sa bienfaitrice d'alors lorsque celle-ci essaie juste de se révolter contre l'ingratitude de la loque humaine d'hier: « N'est-ce pas moi qui te nourris et t'entretiens ? Et dis-moi, quel est le contrat qui me lie, qui m'empêche de prendre une seconde épouse si je le désire ? », (Aminata Sow Fall, *La grève des Bàttu*, Abidjan-Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1979, p. 44).

Dans *Rebelle*, Malimouna est, de même, un personnage féminin cristallisant tous les malheurs et souffrances qui puissent arriver à la femme du fait de l'homme et de ses pratiques misogynes. Avant le triomphe de son combat grâce à la mobilisation des autres femmes de l'AAFD (l'Association d'Aide à la Femme en Difficulté), Malimouna, la rebelle, est d'abord traumatisée par son excision manquée, le mariage forcé et le viol conjugal; par son exode du village, son enlèvement par les frères revanchards de son défunt mari, le vieil amoureux Sando. Pire, dans son foyer avec son époux Karim, Malimouna est présentée comme une figure victime des rapports homme-femme. Karim est un bel homme avec une carrure impressionnante, un regard ensorceleur, des manières de gentleman, etc. Il est même le prototype du cadre africain moyen et le modèle du

mari à l'occidentale. Karim reste, malgré tout, un personnage qui célèbre aussi la tradition, en ce qu'elle lui offre des privilèges sur la femme. Dans sa vie conjugale quotidienne avec Malimouna, il se révèle ainsi sous le couvert de la tradition un personnage machiste, égoïste, méchant et impitoyable, à l'instar de Mour Ndiaye envers Lolli dans *La grève des Bàttu*.

Avec des styles variés, les romancières africaines féministes produisent, au total, des œuvres à visée didactique dont les *effets-valeurs* suggèrent de nouvelles possibilités sociales pour le compte de la femme et de sociétés plus équilibrées. A défaut d'une analyse exhaustive des bénéfices de ces discours féministes prodromiques qui inondent le roman africain depuis quelque temps, la présente contribution en évalue uniquement les retombées pour la femme aux plans scolaire et socio-professionnel.

3. *Effets-valeurs* du romanesque fémininⁱ et mutations sociales en Afrique contemporaine: quels acquis scolaires et professionnels pour la femme ?

Depuis les années 70, de nombreuses romancières exposent dans leurs œuvres des visions féministes, souvent sous forme de dénonciations ou de revendications, d'autres fois sous forme de récits ayant pour crédo la sensibilisation à de meilleures conditions de vie pour la femme. Cette poétisation de la douleur féminine entreprise par Aminata Sow Fall et Fatou Kéïta

ⁱ Une fois encore, cette désignation métonymique renvoie, bien entendu, exclusivement au corpus de l'étude

dans leurs œuvres à l'instar de bien d'autres écrivaines, est porteuse de résultats notables dans les sociétés africaines contemporaines. Ces résultats sont si bien observables à travers la valorisation sociopolitique et professionnelle de la femme qu'Édith Sizoo reconnaît l'immensité des efforts consentis à ce sujet. Selon la critique littéraire, « lentement mais sûrement les femmes ont commencé à s'exprimer, en public et en privé, voulant faire entendre et écouter leurs mots à elles » comme « jamais auparavant, elles ne se sont faites entendre aussi explicitement sur les aspects les plus divers de leur vie publique et privée », (*Par-delà le féminisme*, Paris, Éditions Charles Léopold Mayer, 2003, pp. 9 et 10).

Aujourd'hui, les romancières du féminisme africain peuvent s'honorer de femmes Présidentes de république (Centrafrique, Libéria, Malawi), Premières ministres ou parlementaires; de femmes écrivains, enseignantes, médecins, journalistes, diplomates, footballeuses et autres, toutes aussi douées que leurs collègues hommes dans l'exercice de leurs fonctions, professions ou métiers. Grâce à un immense travail de sensibilisation pour une meilleure représentativité des femmes dans les sociétés africaines patriarcales, elles sont de plus en plus nombreuses dans des domaines professionnels longtemps admis comme des forteresses masculines. Ces acquis, pourtant, sont encore fragiles, mineurs et sujets de contestations. L'ex-Première dame burkinabé, Chantal Compaoré, a peut-être raison de dire que « l'arbre ne doit pas, cacher la forêt (...) Dans la pratique, les femmes continuent d'être traitées comme des citoyennes de seconde zone (...) Elles sont encore

privées de la pleine jouissance de leurs droits humains fondamentaux », (citée par Françoise Kaudjhis-Offfoumou, *Femme, genre et pouvoir en Afrique*, Abidjan, NÉI/CÉDA, 2011, p. 7).

Malgré, en effet, la prise de conscience des discriminations contre les femmes dans les sociétés africaines, des inégalités existent encore bel et bien, qui sont sources de graves entraves à la croissance économique, à un développement durable et à la réduction de la pauvreté. En dépit de la mobilisation et de la détermination solidaires des Africaines, par-delà leurs origines et milieux spécifiques, par-delà les frontières familiales ou communautaires, la situation de la femme n'est guère reluisante à satisfaction. Pour preuve, les deux œuvres du corpus paraissent, certes à des moments différents, mais elles posent et traitent des mêmes problèmes féminins,

La scolarisation des filles, par exemple, demeure encore en dessous des 50%, de même que le taux d'analphabétisme des femmes reste toujours préoccupantⁱ. Pour remédier à ce manque d'instruction

ⁱ Selon les chiffres avancés à la VI^e conférence régionale africaine sur les femmes, par exemple, le taux d'analphabétisme féminin est de 33,4% en Algérie et en Angola, de 71% au Benin et au Botswana, de 91,7% au Burkina Faso, de 72,6% au Burundi et au Cameroun, de 63,6% au Cap Vert, de 76% en République centrafricaine, de 84% au Tchad et au Congo, de 74,4% à Djibouti et en Guinée Equatoriale, de 90% en Erythrée, de 75% en Ethiopie, de 63% au Gabon et au Togo, de 73% en Gambie et au Ghana, de 83% en Guinée, de 67,6% en Côte D'Ivoire, de 45% au Kenya, de 78% au Libéria et en Lybie, de 57% à Madagascar, de 89% au Mali, de 67% au Maroc et en Mozambique, de 87,9% au Niger, de 61% au Nigéria et au Rwanda, de 64,3% au Sénégal et aux Seychelles,

de la femme africaine, beaucoup d'Etats ont actuellement recours à diverses mesures urgentissimes. Entre autres dispositions pratiques destinées à l'amélioration des conditions de scolarisation, d'éducation et de formation des jeunes filles particulièrement, l'on note la prise en charge des frais de scolarité afin de rendre l'école universelle et son accès obligatoire à toutes; la mise en place d'aides gouvernementales pour assister les familles dans l'incapacité de scolariser leurs enfants, leurs filles particulièrement; la distribution gratuite de fournitures scolaires aux enfants économiquement désavantagés, la réouverture d'internats et de foyers pour les jeunes filles, des programmes spécifiques pour les filles-mères précoces ou en état de grossesse, l'octroi de prix d'excellence et de bourses d'étude aux filles intelligentes et douées, notamment pour les sciences, la technologie, après des concours spécialement organisés à leur intention, comme « concours Miss mathématiques » au Bénin, en Côte d'Ivoire, au Sénégal, etc.

Sur le plan socio-familial et professionnel, également, les femmes continuent de subir les pesanteurs culturelles, morales, religieuses en Afrique, ainsi que des injustices liées essentiellement à leur nature biologique. Elles sont encore victimes de l'excision, bien que des lois, dans de nombreux pays, punissent cette pratique rétrograde. Elles subissent aussi le dictat

de 77% en Sierra Leone, Swaziland et Tanzanie, de 42,9% en Tunisie, Ouganda et Zambie, etc. Ces chiffres, pour l'essentiel, sont rapportés par Françoise Kaudjhis-Offoumou, op.cit., pp. 77-78

des foyers polygames alors que dans biens d'Etats africains la monogamie est l'unique système matrimonial officiellement autorisé. Même professionnellement, les femmes ont toujours, et peut être pour longtemps encore, un statut sociopolitique subalterne.

Les hommes qui gouvernent les républiques africaines, refusent ou limitent généralement la représentativité féminine dans les hautes sphères de décision ou dans certains services publics. Pour donc atténuer les souffrances considérables endurées par la gent féminine, pour lutter concrètement contre les conditions socioprofessionnelles encore défavorables aux femmes et faire cesser, dans le même temps, les discriminations à leur encontre, le concept du genreⁱ est recommandé par des instances internationales et locales aux dirigeants africains.

ⁱ Les experts en développement affirment à ce sujet que le genre est un outil conceptuel qui permet d'articuler les diverses caractéristiques d'un groupe d'êtres humains (femmes ou hommes de tous âges, riches ou pauvres) les unes aux autres dans un milieu donné. En tant que combinaison cohérente, il permet de saisir la quasi-totalité des aspects de ce groupe humain et de les expliquer en fonction de l'activité productive, des aspects spécifiques des données culturelles, des disparités régionales et sociales. Il permet, également, d'appréhender les rapports entre les différents groupes humains, quant à leurs conditions de vie en milieu urbain ou rural, les particularités de leur vie professionnelle, leurs besoins en ressources naturelles, humaines, matérielles ou financières, et leurs possibilités de collaboration ou de partenariat à tous les niveaux, dans la diversité de leurs conditions sociales, politiques, économiques et culturelles dans toutes les régions d'un lieu bien déterminé, pour le bien être humain, en général, et pour celui de la femme, en particulier.

Pour les spécialistes des concepts du développement et autres défenseurs des droits de la femme, la prise en compte du genre dans les systèmes de planifications socio-économiques et politiques des Etats africains, dans les modalités organisationnelles de leurs diverses structures de développement, aura pour avantage d'endiguer la marginalisation féminine, de combattre de nombreuses formes d'injustice contre les femmes, et de garantir la répartition efficiente et équitable des ressources, des postes de responsabilité et de décision entre hommes et femmes en vue d'une meilleure gouvernance.

Dans la mesure où les femmes composent 50% de la population mondiale, qu'elles accomplissent les 2/3 des travaux dans le monde, représentant ainsi la véritable force de production des besoins mondiaux, et qu'elles ont surtout le rôle essentiel de reproductrices du monde, il est, selon les défenseurs des droits féminins, anormal que ces amazones africaines constituent les 2/3 de la population illettrée, qu'elles gagnent sensiblement moins d'1/10^e du revenu national, ou pire, que les femmes représentent 70% de la population démunie en Afrique, avec moins d'un franc/jour, sans que les gouvernants en soient gênés.

Les dispositions du genre leur apparaissent comme de véritables instruments capables de favoriser l'accès des femmes aux connaissances et aux formations requises pour des compétences exploitables. En dehors de toute considération biologique, elles favorisent leur accès aux opportunités socio-économiques et politiques, aux privilèges administratifs et juridiques, auxquels les hommes ont naturellement droit sans raison.

C'est peut-être dans cette veine que les textes féministes des romancières africaines devraient abonder. Mieux que créer des personnages féminins foncièrement en rébellion contre les hommes et la société traditionnelle, des personnages féminins qui nourrissent du mépris et de la haine pour les hommesⁱ, la littérature produite par ces néo-romancières africaines devrait avoir pour sujet la femme comme partenaire de qualité, complément idoine de l'homme dans la recherche d'un développement humain durable, à l'image l'aspiration de la *misovire* d'*Elle sera de jaspe et de corail* de Werewere Liking, (Paris, L'Harmattan, 1970, p. 9). Au contraire d'un féminisme absurde qui s'adonne au procès amer de l'homme, qui active les conflits entre l'homme et la femme, l'œuvre de l'écrivaine camerounaise fustige uniquement les discriminations entre l'homme et la femme.

Dans son essai, *La littérature ivoirienne*, Paris, Editions karthala-ceda 2000, p. 331, Gnaoulé Oupoh pense à raison que le véritable but des romancières africaines ne doit pas consister à clouer systématiquement les sociétés traditionnelles africaines au pilori, à les condamner sans réserve. Elles ont peut-être aussi le droit de passer l'Afrique au crible de la pensée critique sans complaisance, mais ces écrivaines doivent uniquement le faire dans l'intention d'expurger le continent noir de certaines considérations surannées en matière de droits de la femme et de l'enfance. Leur combat devrait être

ⁱ C'est l'impression qu'Affiba, personnage féminin mis en texte par Régina Yaou, *Le prix de la révolte*, Abidjan, NÉI, 1997, laisse aux lecteurs.

une lutte de la femme pour affirmer simplement sa place aux côtés de l'homme dans une société aux us encore quelque peu ancestrales.

Cet idéal explique certainement le refus de Fatou Kéïta et d'Aminata Sow Fall de combattre frontalement dans leurs œuvres toutes les dispositions sociales qui font la part belle aux hommes. Aminata Sow Fall décrit, certes, Lolli Badiane comme un personnage révolté, mais, au final, mesuré, malgré quelques velléités de colère et de revendication de ses droits bafoués. De même, le triomphe étriqué de Malimouna, qui, incompréhensiblement, n'ose pas engager des poursuites judiciaires contre les exciseurs de sa fille, ni contre ses ravisseurs après son meeting, s'apparente simplement à la réserve légendaire des femmes africaines authentiques, soumises, respectueuses et dévouées dans leurs foyers. Beaucoup d'autres personnages féminins-cultes du roman-romanque africain féminin restent ainsi fidèles, en dépit de tout, à l'image de la femme traditionnelle et ne mènent guère de véritables actions de révolte ni de révolution au-delà d'une simple prise de conscience de leurs conditions de femmes asservies.

Conclusion

L'avènement des femmes sur la scène publique, leur fédération et solidarité, leur commune remise en cause des points de vue et des pratiques sociales patriarcales par-delà les frontières familiales ou communautaires, constituent actuellement le phénomène social le plus important de l'histoire de l'humanité. En Afrique particulièrement, les écritures romanesques féminines et/ou féministes qui découlent de ce mouvement de

protestation et de revendication ces dernières décennies posent au cœur des débats littéraires la question du statut et de la place des femmes dans les sociétés africaines contemporaines. Ces écrits appellent à de véritables révisions de la condition féminine, notamment dans les domaines scolaires et professionnels. La présente réflexion qui fait le bilan des résultats de ces plaidoyers prodromiques montre que bien d'Etats africains modernes sont de plus en plus sensibles aux revendications et suggestions des femmes.

Comme Simone de Beauvoir, Eliane Showalter, Hélène Cixous, Edith Sizoo et d'autres écrivaines ou activistes féministes qui ont fait reconnaître de nombreux droits féminins ailleursⁱ, les romancières africaines ont, par exemple, obtenu pour les femmes beaucoup plus de droit à l'éducation et à diverses formations professionnelles assorties d'emplois jadis réservés hommes. Elles ont obtenu une plus-value en représentativité dans les institutions locales et internationales, des congés rémunérés et récemment la féminisation des noms de métiers, des lois pénalisant les violences et le harcèlement sexuel sur les lieux de travail, etc. De nombreux droits de femmes, cependant, restent encore à satisfaire dans beaucoup de domaines sociaux, scolaires et professionnels. Les romancières africaines féministes sont appelées à y travailler davantage.

ⁱ Pour une énumération exhaustive et détaillée des droits acquis par ces femmes, la *Revue Sciences humaines : femmes, combats et débats*, Hors-série n4, Novembre- Décembre 2005, peut faire l'objet d'une consultation heuristique intéressante

Bibliographie

Assiba d'Almeida Irène, *Francophone africane women writers :Destroying the emptiness of silence*. Gainesville, Florida University Press, 1995.

Cazenave Odile, *Femmes rebelles, naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2014.

Chemain Degrange Alerte, *Émancipation féminine et roman africain*, Dakar-Lomé-Abidjan, Nouvelles Éditions Africaines, 1980.

Cixous Hélène, *La venue à l'écriture*, Paris, UGE, 1997.

Coulibaly Moussa et al, *Le roman féminin ivoirien*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2015.

Diouf Mbaye, *Roman féminin contemporain, figurations et discours*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2014.

Herzberger Fofana Pierrette, *Littérature féminine francophone d'Afrique noire*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2000.

Jouve Vincent, *Poétique des valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.

Offoumou Kaudjhis Françoise, *Femme, genre et pouvoir en Afrique*, Abidjan, NÉI/CÉDA, 2011.

Sizoo Edith, *Par-delà le féminisme*, Paris, Éditions Charles Léopold Mayer, 2004.

Soral Alain, *Vers la Féminisation, Pour comprendre l'arrivée des femmes au pouvoir*, Paris, Éditions Blanche, 2007.